

Tertullien joue de la distance

Le jeu des personnes verbales dans le *De cultu feminarum*

Les deux livres de Tertullien réunis sous le titre *De cultu feminarum* (éd. M. Turcan, Paris, Le Cerf, 1971 ; Sources chrétiennes, n° 173) s'ouvrent par deux interpellations semblables *sorores dilectissimae* (I, 1, 1) et *ancillae Dei uiui, conseruae et sorores meae* (II, 1, 1). Ces interpellations instaurent une relation du sujet qui parle avec le groupe des allocutaires ; le locuteur est ensuite marqué au livre I par les premières personnes *dicam* et *dico*, avec plus de poids au livre II par le possessif *meae* et les verbes *deputor* et *audeo* ; les lectrices le sont par le pronom de la deuxième personne du pluriel, *nulla uestrum* (I), *uobiscum, ad uos* (II). Le rapport est pourtant modulé dans le premier cas par une prise de distance délicate à l'égard d'une attitude coupable, exprimée à la troisième personne du singulier, *nulla ... appetisset* (1, 1) et par là regardée comme celle d'un tiers éventuel dont l'exclusion renforce la solidarité des interlocuteurs. L'abondance verbale du livre II est le support d'une insistance explicite sur cette solidarité, puisque le locuteur souligne qu'il intervient au double titre de la communauté dans le service du Christ et de la fraternité, *iure conseruitii et fraternitatis*, qui l'intègre au groupe à qui il s'adresse, *deputor uobiscum*, au point qu'il peut poursuivre à la première personne du pluriel, parlant au nom des hommes aussi bien que des femmes, *cum omnes templum Dei simus* (1, 1).

La délicatesse (I) ou la chaleur (II) de la relation *ego-uos* sont pourtant aussitôt transformées. La prudence du livre I est suivie d'une agression individuelle stricte, la malédiction par laquelle, dans le récit de la *Genèse* (3,16), Dieu annonce à Ève son destin futur, *paries*, est reprise au présent sans aucune indication de parole rapportée, *in doloribus ... paris, mulier*, et chaque lectrice doit se reconnaître personnellement dans la coupable ainsi désignée par son châtement : *et Euam te esse nescis ?* (1, 1). Après une sorte de parenthèse très

brève *super istum sexum* et le glissement à la troisième personne du singulier qu'elle entraîne, la violence de la mise en cause individuelle accumule les griefs sous la forme qui a été donnée plus tard, à l'inverse, à la glorification litannique de Marie : *tu es diaboli ianua, tu es ...* en six accusations dont la dernière évoque très crûment le thème de la parure : «et ton intention est de couvrir d'ornements tes tuniques de peau ?», *et adornari tibi in mente est super pelliceas tuas tunicas ?* (1, 2).

L'association forte du livre II fait place à la relation solennelle du maître qui s'arroge le pluriel *nos* pour annoncer à ses sœurs qu'il va leur enseigner les règles pratiques d'une démarche chaste, mais qui fait assaut de modestie au singulier *mihi* et modère l'implication de ses auditrices dans ses reproches en recourant pour elles à la troisième personne du pluriel, *pleraeque ... ingrediuntur* (1, 2).

La même instabilité dans la relation, la même diversité peuvent être relevées dans la totalité du *De cultu feminarum*. Plutôt que de continuer à la suivre fastidieusement phrase par phrase, en multipliant les redites, il est utile d'en regrouper les diverses formes dans une analyse de l'énonciation mise en œuvre par Tertullien, sous les principes de clarification que donne C. Kerbrat-Orecchioni dans *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, 2^e éd., Paris, A. Colin, 1984, p. 40 et suiv., pour décrire le jeu, ou l'art de la variété dans les relations que Tertullien impose à sa ou ses lectrices.

* *
*

Une précaution préliminaire conduit à exclure de cette revue deux développements érudits, ou plus exactement à y reconnaître la distance la plus grande du locuteur à son public et à son propre discours. Le premier, en I, 3, soutient l'authenticité du *Livre d'Enoch*, avec deux interventions qui justifient la mise au point, *scio, opinor* (3, 1) et la référence à l'intérêt des chrétiens, *a nobis, ad nos, legimus* (3, 3). Le second présente, en I, 5-8, des données techniques sur les bijoux et les tissus ; l'auditoire y intervient par une objection anonyme caractéristique de la diatribe, avec le terme le plus faible de l'argumentation, *ceterum* (8, 3), et un sarcasme se scandalise que «la chrétienne» puisse emprunter la parure qu'on prétend trouver au front des dragons, *hoc quoque deerat christianae !* (6, 3). Une seule fois la relation *ego-uos* est restaurée pour stigmatiser une opération de dénaturation au reste difficile à identifier : *uelis, quae ... transfiguratis* (8, 1 ; cf. M. Turcan, note ad loc., p. 77-78). Le maître n'intervient à la première personne que pour introduire une prétériton, *taceo* (5, 3) ou pour opposer le goût de l'huître à celui de la palourde, *non dico* (6, 2). Dans un exposé de ce type, la stabilité dans la distance la plus grande est caractéristique du ton didactique.

Ces excursus peuvent être opportuns mais ils sont dans un contraste très fort avec les critiques, les invectives, les recommandations dont est fait l'essentiel de l'ouvrage, avec la diversité ou flexibilité sur laquelle M. Turcan attire

l'attention dans son introduction (p.33, 34, 38) et que nous allons observer sous le point de vue particulier de la distance en dénombrant les segments ou sections caractérisés par la personne et le nombre qui réfèrent soit aux lectrices, soit à l'auteur, soit à l'ensemble lectrices-auteur, et situés entre deux sections où ces partenaires sont désignés autrement.

* *
*

1 – Les allocutaires de Tertullien, à qui l'auteur pouvait lire personnellement ses monitions, ou qui elles-mêmes les lisaient ou les lisent en groupe ou individuellement, interviennent sous six désignations.

1.1.1 – Nous avons vu que la deuxième personne du pluriel, *uos*, définit la relation inaugurale dans les deux livres. C'est ce qui dédie l'ouvrage aux lectrices chrétiennes, non pas à une correspondante particulière. C'est le rapport de base auquel Tertullien revient le plus souvent lorsqu'il se distingue lui-même de son public, puisqu'il marque 20 sections (trois au livre I, dix-sept au livre II) et que les autres désignations des femmes peuvent être interprétées comme des refus de ce rapport simple et dominant, par lequel le maître conclut ses recommandations comme il les avait introduites, en promettant à ses disciples dociles le bonheur en ces termes *Deum habebitis amatorem* (II, 13, 7).

1.1.2 – Le passage à la deuxième personne du singulier, *tu*, est violemment agressif ; c'est par lui qu'est exprimée la responsabilité de la femme qui enrichit ses moyens de séduction et expose l'homme à la chute, comme Ève avait entraîné Adam (I, 1, 1, cf. supra) ; même si elle ne succombe pas elle-même, elle risque de blesser celui dont elle a éveillé le désir : *facta es tu gladius illi*, «cela a fait de toi un glaive qui le frappe» (II, 2, 4) ; *ambitio* et *prostitutio* sont les deux fautes que la chrétienne doit savoir éviter et sur lesquelles l'auteur veut éclairer sa lectrice en l'interpellant *ut prospicias, Dei ancilla* – sous le titre qui l'oppose à Ève et que Marie s'est donné en répondant à l'archange (I, 4, 2). Le *tu* a ces implications fortes, dans des interventions brèves, sous forme interrogative, en II, 2, 1 ; 4, 2 ; 11, 3. Au total 6 occurrences.

1.2.1 – Comme pour apaiser la relation, Tertullien utilise une fois au livre I, onze fois au livre II, la troisième personne du pluriel en parlant des femmes. La prise de distance s'effectue par le passage à la généralité de la collectivité féminine, vouée par exemple à la vanité des outils de séduction par les anges dont la *Genèse* (6, 1-2) raconte l'amour pour les femmes, en I, 2, 1-3 et II, 7, 2. Dans la première de ces sections, le choix de l'apaisement par la distance est d'autant plus manifeste qu'il succède de très peu à la violente assimilation de chaque lectrice à la personne d'Ève par le recours à *tu*, dans le même type d'exploitation de l'histoire biblique du sexe féminin. Le même effet peut être obtenu (II, 1, 2) par un glissement subtil de *uos* – invitant l'auditoire à un examen de conscience, repris par *pleraeque enim*, après le délai d'une longue

incise d'excuse et de deux appositions – à *ingrediuntur*, là où on attendait spontanément *ingredimini*. Le jeu est exactement inversé plus loin : *aliae gestiunt...*, *affigitis praeterea...* (7, 1) où la surenchère s'accompagne d'âpreté. Les femmes, *illae*, ainsi désignées et comme exclues du groupe locuteur-allocutaires, sont maudites ou coupables : *in illum (Deum) delinquunt* (II, 5, 2) ; elles semblent aller jusqu'à renier leur patrie humaine pour des usages barbares : *puget eas etiam nationis suae* (II, 6, 1) ; certaines pourraient accuser Tertullien de misogynie *videlicet nunc ut uir et sexu aemulus feminas a suis depello* (II, 8, 1). Une seule fois ce sont les chrétiennes en particulier qui sont évoquées avec la même distance, mais précisément pour écarter le malheur de les voir se compromettre dans les pratiques vulgaires : *absit a sapientiae filiabus stultitia tanta* (II, 6, 3). La morale conjugale de saint Paul *I Cor. 7, 32* est présentée avec le même recul, en réponse à une question supposée, au contraire dramatisée au style direct (II, 9, 6).

1.2.2 – La troisième personne du singulier (cinq sections dans le livre I, quatre dans le livre II) voisine avec la troisième du pluriel, dans le même rôle de distance critique, avec, le plus souvent, une valeur sarcastique, qu'il s'agisse d'une chrétienne, comme en I, 6, 3, et en II, 6, 2 : *crocum capiti suo mulier christiana ingeret ut in aram ?* ou d'une femme à qui le désir de paraître donne la force de porter de si lourds bijoux, *...uno et muliebri corpusculo baiulari* (I, 9, 3).

Ailleurs cette personne est employée pour l'énoncé d'une règle, comme en II, 3, 3, où la sainte femme dotée de beauté par la nature doit éviter que cette beauté fasse chuter son prochain : *sancta femina sit naturaliter speciosa, non adeo sit occasione*. Associées à la démarche comme allocutaire collective ou interpellées individuellement dans une altercation, invitées ailleurs à observer et à juger les comportements de tiers exclus de la relation d'allocution par le jeu de la troisième personne, les lectrices ou auditrices de Tertullien sont parfois enfin posées, dans un dialogue, en sujets qui interviennent pour contredire ou pour interroger l'acteur principal du discours.

1.3.1 – La diatribe est sans doute le modèle rhétorique qui exploite le plus systématiquement cette façon de relancer le raisonnement ou de réfuter des opinions adverses. Sénèque en est le témoin exemplaire dans ses *Lettres à Lucilius*. Le procédé présente l'avantage d'intégrer directement l'allocutaire dans une conversation, avec l'habileté de le piéger pour ainsi dire puisqu'il est comme automatiquement contraint d'accepter pour sienne une idée ou une position qui lui est en fait imposée par l'auteur ou le correspondant qu'il lit. Sans douter de l'honnêteté de Tertullien, il faut noter qu'il utilise l'arme des sophistes et des démagogues. Dans le livre II, les femmes interviennent cinq fois en disant *nos*. En 2, 5 et 6, 3 leurs propos sont provoquants, puisqu'elles décident de s'adonner à une séduction mortelle pour autrui, *expingamus nos, ut alteri pereant*, ou qu'au Christ qui leur demande qui peut changer la couleur de ses cheveux elles répondent bravement : *ecce pro albo uel atro flauum facimus*, car les cheveux blonds sont plus efficaces pour se faire aimer. En 9, 6 et en 11, 3 au contraire elles protestent avec modestie de leur bon droit d'abord,

puisqu'elles ne feraient qu'exploiter leurs biens propres, *non utemur nostris* ? – de leur prudence ensuite, car elles redoutent qu'un excès d'austérité ne discrédite la communauté chrétienne : *ne blasphemetur nomen in nobis* ; le même vœu est repris presque dans les mêmes termes en 12, 1.

Le progrès est évident dans la succession des cinq répliques où Tertullien modèle les états d'âme, mais la soumission au jugement d'autrui, ou du maître, n'est pas acceptée sans une dernière protestation :

1.3.2 – Pour la première personne comme pour les deux autres, le passage au singulier *ego* marque l'intensité ou la vivacité de la démarche. Dans l'affirmation de la responsabilité morale individuelle et de sa lucidité, le sujet particulier s'isole et déclare : *non est mihi necessarium hominibus probari*, puisque Dieu voit dans son cœur (II, 13, 1).

1.3.3 – Il faut faire ici un sort à part à un épisode original, en tête de l'exhortation finale II, 13, 5. Après une interpellation, *benedictae*, qui fait attendre la deuxième personne du pluriel, on trouve la première personne *meditemur* et on peut légitimement penser, pour reprendre les termes du début du livre, que Tertullien *deputatur cum eis* et partage les résolutions qu'il décrit. On doit revenir sur cette interprétation quand on constate que le sujet du verbe est féminin, puisque le cinquième engagement proposé est *stemus expeditae*. On pense alors au ton paternel avec lequel un vieux maître s'adresse avec un sourire d'encouragement à des étudiantes : «étudions la grammaire, soyons attentives...». Au reste l'évidence de la relation retrouve aussitôt sa netteté dans les interdits : *ne dilexeritis...* (13, 6).

Les femmes sont donc, dans le *De cultu feminarum*, tantôt collectivement tantôt individuellement, allocutaires directes (*uos, tu*), objets du discours (*illae, illa*), sujets des répliques (*nos, ego*). L'enchevêtrement de ces statuts différents, l'ordre de leur succession n'ont été relevés qu'occasionnellement, mais ne sont jamais sans influence sur la valeur et la portée de chaque mutation.

Le phénomène se complique par la flexibilité des poses adoptées par l'auteur.

2.1.1 – Seul devant son public, Tertullien parle à la première personne du singulier, comme nous l'avons observé avec quelque minutie au début de cette étude. Le caractère spontané et immédiat de cette relation, souligné et justifié par l'auteur, n'implique pas sa fréquence. Tertullien ne parle comme *ego* en qualité de maître fraternel que deux fois au total, en tête de chacun des deux livres.

2.1.2 – On trouve en outre, jalonnant les exposés, des verbes ou locutions qui rappellent modestement cette relation mais avec une simple fonction de précision, d'atténuation ou d'interrogation sur le propos principal, en auxiliaires : *dico, opinor, taceo, quid interpreter, non dico, nescio an* ou *quis, ut ita dixerim, timeo*.

2.1.3 – Un troisième type d'emploi de ce singulier (une seule occurrence) doit être interprété comme ceux que nous avons observés pour désigner les femmes : au moment où il parle au nom des hommes en général et suppose qu'on va lui reprocher d'être misogyne, dans la réplique notée plus haut pour *feminas*, il polémique en disant : *uidelicet nunc ut uir... depello* mais abandonne aussitôt cette vigueur sarcastique pour le pluriel pacifique : *an et nobis...* (II, 8, 1).

2.2.1 – En effet, amené à parler des hommes, il le fait rarement à la troisième personne et s'assimile à ce parti par la première personne du pluriel. Le fait est particulièrement net en II, 4, 2, sous la réserve, qui confirme ce que nous avons vu pour les femmes, que la troisième personne implique au moins un grief, alors que la première personne isole positivement les chrétiens dans le groupe concerné : «Tout mari exige la pureté, mais le croyant ne désire pas la beauté, car ce en quoi les gentils voient des biens ne nous attrape pas comme eux – *non capimur*».

2.2.2 – A quatre reprises Tertullien se désigne personnellement, en tant qu'auteur ou en tant que maître, à la première personne du pluriel, par cette tournure dont nous sommes ici héritier et où il faut voir une banalité discrète plutôt qu'une vaniteuse autorité : I, 4, 1 et 8, 4; II, 1, 2 et 5, 1.

La diversité avec laquelle Tertullien traite son public féminin pour l'inviter à examiner sa situation et lui suggérer son expression, de même que la souplesse et la franchise avec lesquelles il s'engage personnellement dans le dialogue, sont comme compensées ou complétées par une solidarité affectueuse dont les interpellations initiales et finale ne sont pas seules témoins. Il montre souvent comment son propos concerne soit l'humanité globalement soit l'ensemble des chrétiens, et il le fait avec la distance didactique de la troisième personne, dans la généralité indéfinie de la deuxième personne du singulier au subjonctif parfait, ou avec la proximité fraternelle de la première personne du pluriel.

3.1.1 – La morale vestimentaire des chrétiennes peut être reliée au genre humain en général, dont elle risque d'illustrer la chute, *perditio humana* (I, 1, 1), ou simplement parce qu'elle traite des relations sociales les plus banales dans lesquelles des femmes s'arment pour plaire aux hommes, *placere hominibus* (I, 2, 3) et veulent s'en tenir au jugement de leur conscience personnelle, sans souci de l'approbation d'autrui, *hominibus probari, humanum testimonium* (II, 13, 1) ; ces deux dernières locutions encadrent deux brefs épisodes du même ton où les lectrices interviennent à la première et à la deuxième personne.

3.1.2 – Ailleurs le raisonnement exploite à titre d'arguments des adages du type *qui bene amat...*, en II, 2, 2 notamment où on tombe en cascade de la confiance excessive dans le péril extrême en passant par le manque de crainte et de précaution, ou en II, 2, 3. L'universalité ainsi imposée comme référence extérieure consolide les recommandations particulières que l'auteur adresse à ses correspondantes.

3.2.1 – Mais plus souvent que l’humanité, c’est la communauté chrétienne qui joue un rôle à la troisième personne pour souligner ses exigences. C’est ainsi qu’en II, 3, 2 est invoquée l’humilité des chrétiens, *professores humilitatis*, et qu’en II, 13, 3 c’est leur pureté *pudicitia christiana* qui doit rayonner et garantir la foi. Si certaines craignent qu’on accuse leur christianisme d’une détérioration de leur toilette, après des protestations piquantes est soulignée la supériorité du principe selon lequel *secundum Dei placitum incedere christianos oportet* (II, 1 1,3).

3.2.2 – Le singulier *christianus* accuse plus fortement cette fonction d’opposition dans son unique occurrence, où il suggère une image triomphale, *plane gloriabitur christianus* (II, 3, 3).

3.2.3 – On peut interpréter la deuxième personne du singulier comme expression de l’indéfini dans les maximes morales où elle figure en II, 2, 1 et 13, 2 ; son extrême proximité est alors contredite par la nature conventionnelle de la locution : *si lucernam abstruseris, ... a multis incurseris necesse est*. Ces recours à la troisième ou à la deuxième personne, avec des effets didactiques ou intensifs, peuvent être considérés comme de brèves modulations dans les développements où Tertullien prend en compte ensemble ses lectrices et lui-même, car ils infléchissent ou enrichissent la seconde tonalité structurante de l’ouvrage. La tonalité *ego-uos* a été variée abondamment. La tonalité de la fraternité *nos* la concurrence régulièrement ; sous sa forme pure principale on peut lui attribuer 30 sections.

3.3 – Nous avons vu *nos* comme sujet de la parole représenter les femmes dans leurs interrogations et réactions collectives ; ailleurs *nos* désigne l’auteur, tantôt dans sa forte personnalité, tantôt dans sa fonction magistrale, tantôt par solidarité masculine. Dans toutes ces situations *nos* exclut les allocutaires en face de qui il campe le sujet. Nous relevons désormais au contraire un *nos* qui inclut les allocutaires, qui réalise la communion affirmée au début du livre II, fondée sur la communauté d’esclavage et la fraternité comme nous l’avons souligné plus haut.

A l’exception de II, 5, 3, où il s’agit de l’humanité en tant qu’œuvre de Dieu attaquée par le diable *ut in nobis manus Deo inferret*, le *nos* inclusif a pour référent les chrétiens, dans les timbres triomphants de sa première occurrence, en I, 2, 4, où il développe *angelos iudicabimus* de saint Paul dans *I Cor.* 6, 3 en insistant, pour revenir aux destinataires, *nam et uobis ... eadem iudicandi dignationem pollicetur* (2, 5).

Si le rapport *uos-ego* constitue la mâtore de l’exposé, la communion *nos* est tantôt un support de réflexion régulièrement interrompu par l’établissement d’autres relations, tantôt un point particulier d’ancrage dans un environnement différent. Le deuxième chapitre du livre II est typique de la première situation: le *nos-christiani* dominant est suspendu à cinq reprises par *tu*, deux séries de maximes du type *qui praesumit...*, *tu, nos-feminae, uos*. Plus brièvement II, 13, 1-2 présente la même imbrication. Au contraire la longue critique du luxe du vêtement (II, 9) où les femmes sont interpellées *uos benedictae*, est fondée sur l’humilité chrétienne par un emploi isolé de la première personne du pluriel dans une relative incise : *quomodo humilitatem, quam christiani*

profitemur, implere poteritis ? (loc.cit., 5) C'est au reste le cas le plus important où les variantes de la tradition manuscrite montrent peut-être que la brutalité de l'expression a déconcerté des copistes : le seul manuscrit ancien donne *quam nostri profitentur ... poteritis*, tous les autres, récents, *quam christiani profitemur ... poterimus*, mais l'argumentation et la répartition des rôles donnent raison à notre éditeur.

* *
*

Pour être pleinement démonstrative et exhaustive, cette étude aurait dû faire une place si grande aux citations du *De cultu feminarum* qu'elle l'aurait presque intégralement reproduit. Elle s'applique à un terrain qui n'occupe pas cinq cents lignes. Elle a surtout pour but d'inciter le lecteur à reprendre l'ouvrage et à enrichir son interprétation, en attirant son attention sur une des ressources majeures que Tertullien y exploite, sur cette sorte de trace écrite des gestes, des intonations dont il aurait pu enrichir sa parole directe. On notera alors comme une marque de progression le fait que l'enchevêtrement des distances se resserre vers la fin jusqu'à constituer des témoins exemplaires de cette figure originale, en II, 11, 3 - 12, 1 ou 12, 3 - 13, 2, de cet élément important de la voltige rhétorique presque vertigineuse, *desultoria scientia*, évoquée par M. Turcan (p. 38).

Des rapprochements avec d'autres écrivains peuvent mettre sur la voie d'une interprétation de cette forme d'éloquence, donner des indications sur les attitudes qu'elle suppose ou les mobiles qui la commandent. On a déjà reconnu Sénèque, sa technique et la passion qui l'anime et on pense à saint Paul dans l'*Épître aux Romains* (par exemple 14, 16 - 15, 6) ou l'*Épître aux Éphésiens* (chap. 2) pour identifier chez Tertullien le sentiment à la fois d'une urgence et d'une responsabilité grave d'enseignement. Plusieurs passages de *Souffrances et bonheur du chrétien* de François Mauriac (Paris, Grasset, 1931) nous invitent à colorer ce zèle d'une impression de gêne, de difficulté ressentie par l'auteur pour se situer exactement, en présence de son public et presque en opposition avec lui ou, au contraire et presque en même temps, en lien avec lui de véritable compassion ou d'égale confiance ; qu'on se reporte entre autres passages à la conclusion de la première partie (p. 86-92) ou au début de la seconde, qui s'ouvre par une citation de Tertullien empruntée à Pascal (p. 85-109). Des concordances ou harmonies lointaines font chanter quelques accords discrets pour enrichir nos lectures, et on ne saurait être bien davantage surpris par une parenté Tertullien-Mauriac que convaincu à l'évidence du lien saint Paul-Tertullien dans l'art de l'expression.

Jean ROUSSELET †

Note : Jean Rousselet avait envoyé cette contribution à la *RÉAug* peu avant son décès. Guy Lafon et Pierre Petitmengin l'ont préparée pour l'impression, sans qu'il leur soit possible d'aborder les problèmes que pose la structure de l'œuvre (comme l'aurait souhaité le réviseur de l'article).